

Armelle Caron
CHAMBRES

POSTFACE DE GUILLAUME MONSAINGEON

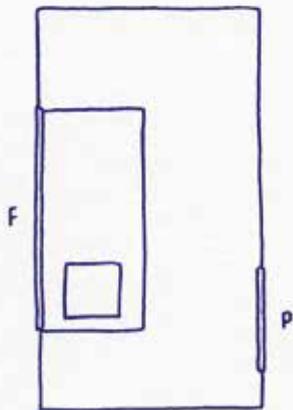
Parenthèses

D'aussi loin que je me souviens...

COPYRIGHT © ÉDITIONS PARENTHÈSES, 2017

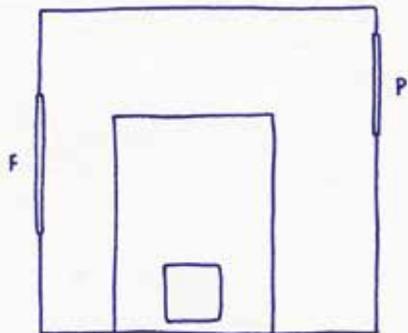
www.editionsparentheses.com

ISBN 978-2-86364-316-7



La première chambre dont
je me souviens : lino beige,
murs en contreplaqué blanc,
jalousies en bois
et moustiquaire verte à la fenêtre.
Bruits de brousse.
Un drap seulement, nuit moite.

M'BONGO BADOUMA, GABON



Un trop grand lit pour mon
petit corps, une fenêtre à gauche,
un placard encastré avec des portes
métalliques en accordéon à droite,
une lampe de chevet comme
dans les hôtels.

Des draps lourds et froids, pleins
d'une humidité climatisée.

HONG-KONG, CHINE

MUSIQUE DE *CHAMBRES*

LE NORD N'Y EST POUR RIEN

PAR GUILLAUME MONSAINGEON

La chambre est d'abord cartographiée en silence. Elle gît seule, coupée du monde. Ni voisine ni contexte. Aucun accès imposé par un couloir. La seule antichambre possible, c'est le monde étranger porté par la double page précédente. Et encore, voie sans issue : *Chambres* refuse la fiction des atlas qui imposent la continuité d'une carte à l'autre. Les lieux d'Armelle Caron sont tout en intérieur, au cœur d'un bâtiment inconnu. Leurs traits découpent pour préserver de l'extérieur, leurs plans protègent contre la ville. Étrange pratique cartographique du discontinu : couper et effacer pour mieux rehausser le blanc de la page. Quelques mots noircissent la solitude blanche du plan. C'est l'ébauche d'un trajet, l'évocation d'une relation au monde : l'école est trop loin, la chouette m'a vue, le bruit du vent s'est invité. La fenêtre, figurée d'un trait sur le plan, est tantôt centrifuge, tantôt centripète. Le regard la traverse pour rapporter

une brassée d'impressions et de mots : hirondelles, jardin, au loin, de tous côtés. Parfois des bruits ou des lumières percent le cocon — chant des grenouilles, architecte alcoolique, reflets d'un soleil des Antilles. Plus souvent encore, la chambre fait le gros dos et se replie sur elle-même : espaces d'adolescente, verres dépolis, anonymat d'internat, épaisseur de la nuit.

Des formes mobiles incarnées par une tente ou une voiture familiale disent l'impossibilité de prendre racine. Les plans ne figurent pas plus le pays que le continent. Le seul lien avec l'espace externe, c'est l'adresse. Cette signature géographique permettrait la localisation sur une carte classique, en Nouvelle-Zélande comme à Sète. Mais le planisphère épinglé n'intéresse pas Armelle Caron, pas plus que les règles habituelles de représentation. L'échelle du plan, c'est celle du lit double. Étalon des cinquante-six dessins, le lit devient le modulateur d'une architecture affective. L'orientation pour sa part obéit à une règle énigmatique, impossible à fixer. Le nord n'y est pour rien, pas plus que la disposition de la maison ou celle de la ville. L'espace se présente avec l'évidence d'une orientation affective. Le souvenir s'incarne dans le dessin, qui sera modifié jusqu'à trouver la figure qui s'impose « à l'endroit ». Ces espaces plans faits d'angles et de

rectangles enchâssés ne diront jamais la troisième dimension des lits superposés et des plafonds pentus. L'artiste était il y a peu au fond des draps ; elle s'est dédoublée, observant désormais ses souvenirs à travers un plafond transparent pour mieux les aplatir. On dirait qu'un œil surplombant a posé une plaque de verre sur le passé pour l'analyser *in vitro*.

Chambres et non *56 Chambres* : elles ont d'abord été trente-trois avant que la mémoire n'en repêche une vingtaine, qui pourront se multiplier encore à mesure que les souvenirs remonteront. Les voici sagement ordonnées, classées dans l'ordre chronologique. Rien ne vient marquer le rythme très inégal de leur succession. À certains moments, la famille déménageait deux fois par an, au point qu'il semblait naturel aux enfants de courir le monde avec une cantine métallique pour seul bagage — « C'est vrai ? Il y a des gens qui restent vivre toujours au même endroit ? ».

Chambres et non *Mes Chambres* : rien de possessif en effet. Ni titre de propriété ni appartenance ni exhibitionnisme. N'importe quelle chambre devient nôtre dès lors qu'on s'en empare. Si la petite musique de *Chambres* est bien celle d'une vie réelle, il ne s'agit pourtant pas d'un projet biographique qui retracerait une trajectoire personnelle. La vie nomade que l'intéressée trouve